

### **Thomas HOBBS, *Léviathan* (1651) : Le désir comme mouvement et effort**

Ces commencements tenus du mouvement, à l'intérieur du corps humain, avant qu'ils n'apparaissent dans l'action de marcher de parler, de frapper et dans les autres actions visibles, sont couramment appelées EFFORT.

Cet effort, quand il est orienté vers quelque chose qui en est la cause, est appelé APPÉTIT ou DESIR ; le dernier est le nom générique et l'autre est le plus souvent restreint à signifier le désir d'aliments, à savoir la *faim* et la *soif*. Et, quand l'effort consiste à s'écarter de quelque chose, on l'appelle généralement AVERSION. Ces mots, *appétit* et *aversion*, nous viennent des Latins, et l'un et l'autre signifient le mouvement : l'un pour se rapprocher, l'autre pour se retirer. C'est la même chose avec les mots grecs *hormê* et *aphormê*. (...)

On dit aussi AIMER au sujet de ce que les humains désirent ; et HAÏR ces choses au sujet desquelles ils ont de l'aversion. De sorte que désir et amour sont la même chose, à ceci près que par désir nous signifions toujours l'absence de l'objet et, par amour, nous signifions la plupart du temps sa présence.

### **Jean-Jacques ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse* (1761) : « Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! »**

Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

### **Renaud BARBARAS, *Le désir et le monde* (2016) : Le désir comme épreuve de soi**

D'un côté, j'ai le sentiment d'en être la source, que ce désir naît de et en moi, qu'il ne saurait avoir d'autre origine, en quoi il est profondément mien. Et pourtant, il se donne en même temps comme me débordant toujours, non seulement en quelque sorte en aval mais aussi en amont, autrement dit comme venant de plus loin ou plus profond que moi. (...)

En effet, il se donne comme profondément mien, non seulement parce que j'en suis la source, mais aussi parce que j'y suis éminemment moi-même. Il a été souvent remarqué que le désir est une épreuve privilégiée de soi, voire l'épreuve même de soi, au sens où je m'y découvre et où je m'y réalise pleinement : il est comme l'élément ou le sol de mon ipséité. Telle est en effet une des dimensions constitutives du sentiment amoureux, voire la dimension première : le sentiment que ma place est auprès de cet autre car c'est là et là seulement que je serai moi-même, qu'il ne s'agit donc pas d'une simple place mais de mon lieu, c'est-à-dire du lieu où je *suis*, bref, où je peux devenir moi-même. (...) Or ceci n'empêche pourtant pas qu'il se manifeste en même temps comme profondément anonyme. L'épreuve du désir est celle d'un mouvement, d'une force ou d'une puissance (les mots nous manquent) qui ne possède ni nom ni visage, qui est profondément étrangère à l'ordre du sujet au sein duquel elle prend forme, profondément sauvage : en tant que tel, le désir se donne comme n'étant essentiellement le désir de personne. (...) Le mystère est que ceci n'empêche pourtant pas qu'il soit éprouvé comme le lieu et la condition même de la subjectivation, comme si c'était seulement au cœur de cette puissance sauvage et impersonnelle que je pouvais me réaliser, me contracter comme sujet, devenir pleinement je.

**Arthur SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation* (1818) :**  
**L'illusion de l'amour**

---

L'attention de l'insecte à choisir telle fleur, tel fruit, tel fumier, telle viande, ou bien, comme les ichneumons, la larve de tel autre insecte pour y déposer ses œufs, sans reculer devant aucune fatigue, devant aucun danger pour y parvenir, cette attention est très analogue au soin que l'homme apporte à choisir, pour la satisfaction du besoin sexuel, une femme déterminée dont la nature individuelle soit conforme à ses goûts, et vers laquelle il se porte avec tant d'ardeur que souvent, pour arriver à ses fins, oublieux de toute prudence, il sacrifie le bonheur de toute sa vie par un mariage insensé, par une intrigue qui lui coûte sa fortune, son honneur, sa vie, et plus d'une fois par un crime, tel que l'adultère ou le viol ; et tout cela pour servir au mieux les intérêts de l'espèce (...). Ici donc, comme dans tout instinct, la vérité a pris la forme d'une illusion pour agir sur la volonté. C'est en effet une illusion voluptueuse qui abuse l'homme en lui faisant croire qu'il trouvera dans les bras d'une femme dont la beauté le séduit une plus grande jouissance que dans ceux d'une autre, ou en lui inspirant la ferme conviction que tel individu déterminé est le seul dont la possession puisse lui procurer la suprême félicité. Aussi il s'imagine qu'il accomplit tous ces efforts et tous ces sacrifices pour sa jouissance personnelle, et c'est seulement pour la conservation du type de l'espèce dans toute sa pureté ou pour la procréation d'une individualité bien déterminée qui ne peut naître que de ces parents-là. (...) Si tel est bien le caractère de cette passion, il est tout naturel que chaque amant, après avoir enfin assouvi son désir, éprouve une prodigieuse déception et s'étonne de n'avoir pas trouvé dans la possession de cet objet si ardemment convoité plus de jouissance que dans n'importe quelle autre satisfaction sexuelle : aussi ne se trouve-t-il guère plus avancé qu'auparavant. Aussi chaque amant, après le complet accomplissement du grand œuvre, trouve-t-il qu'il a été leurré ; car elle s'est évanouie, cette illusion qui a fait de lui la dupe de l'espèce.

**Jean-Jacques ROUSSEAU, *Confessions*, Livre IX (1789) :**  
**« Je l'aimais trop pour vouloir la posséder »**

---

Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre ; elle pour son amant, moi pour elle ; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. Tendres confidents l'un de l'autre, nos sentiments avaient tant de rapport qu'il était impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose et toutefois, au milieu de cette dangereuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment ; et moi je proteste, je jure que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidèle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenait par elle-même. Le devoir des privations avait exalté mon âme. L'éclat de toutes les vertus ornait à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image eût été l'anéantir. J'aurais pu commettre le crime ; il a cent fois été commis dans mon cœur : mais avilir ma Sophie ! ah ! cela se pouvait-il jamais ? Non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même ; eussé-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts moments de délire, j'aurais refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimais trop pour vouloir la posséder.